

LE JEAN-BAPTISTE.

CANADIEN AVANT TOUT.

Vol. 1. No. 10.

MONTREAL, VENDREDI, 27 NOVEMBRE 1840.

PRIX: 2 SOUS.

POESIE.

FANTOMES.

I

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles !
C'est le destin. Il faut une proie au trépas,
Il faut que l'herbe tombe au tranchant des faucilles
Il faut que, dans le bal, les folâtres quadrilles
Foulent des roses sous leurs pas.

Il faut que l'eau s'épuise à courir les vallées ;
Il faut que l'éclair brille, et brille peu d'instans ;
Il faut qu'avril jaloux brûle de ses gelées
Le beau pommier trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps.

Oui, c'est la vie. Après le jour, la nuit livide ;
Après tout, le réveil, infernal ou divin.
Autour du grand banquet siège une foule avide,
Mais bien des conviés laissent leur place vide
Et se lèvent avant la fin.

II

Que j'en ai vu mourir !—L'une était rose et blanche ;
L'autre semblait ouir de célestes accords ;
L'autre, faible, appuyait d'un bras son front qui penche
Et, comme en s'envolant l'oiseau courbe la branche,
Son âme avait brisé son corps.

Une, pâle, égarée, en proie au noir délire,
Disait tout bas un nom dont nul ne se souvient ;
Une s'évanouit comme un chant sur sa lyre ;
Une autre en expirant avait le doux sourire
D'un jeune ange qui s'en revient.

Toutes, fragiles fleurs, sitôt mortes que nées !
Acyons engloutis avec leurs nids flottans !
Colombes que le ciel au monde avait données !
Qui, de grâce et d'enfance, et d'amour couronnées,
Comptaient leurs ans par le printemps !

Quoi, mortes, quoi, déjà sous la pierre couchées,
Quoi, tant d'êtres charmans sans regard et sans voix,
Tant de flambeaux éteints, tant de fleurs arrachées ?
Oh, laissez-moi fouler les feuilles desséchées,
Et m'égarer au fond des bois.

Doux fantômes, c'est là, quand je rêve dans l'ombre,
Qu'ils viennent tour à tour m'entendre ou me parler ;
Un jour douteux se montre et me cache leur nombre
A travers les rameaux et le feuillage sombre,
Je vois leurs yeux étinceler.

Mon âme est une sœur pour ces ombres si belles,
La vie et le tombeau pour nous n'ont plus de loi.
Tantôt j'aide leurs pas, tantôt je prends leurs ailes.

Vision ineffable où je suis mort comme elles,
Elles vivantes comme moi.

Elles prêtent leur forme à toutes mes pensées ;
Je les vois ! je les vois, elles me disent : Viens ?
Puis autour d'un tombeau dansent entrelacées ;
Puis s'en vont lentement, par degrés éclipsées,
Alors je songe et me souviens . . .

III

Une surtout :—un ange, une jeune Espagnole,—
Blanches mains, sein gonflé de soupirs innocens,
Un œil noir où luisaient des regards de créole,
Et ce charme inconnu, cette fraîche auréole,
Qui couronne un front de quinze ans.

Non, ce n'est point d'amour qu'elle est morte ; pour
L'amour n'avait encor ni plaisirs ni combats ;
Rien ne faisait encor battre son cœur rebelle ;
Quand tous, en la voyant, s'écriaient : qu'elle est belle
Nul ne le lui disait tout bas.

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée.
Le bal éblouissant, le bal délicieux,
Sa cendre encor frémit, doucement remuée,
Quand dans la nuit sereine, une blanche nuée
Danse autour du croissant des cieux.

Elle aimait trop le bal.—Quand venait une fête,
Elle y pensait trois jours, trois nuits elle en rêvait ;
Femmes, musiciens, danseurs que rien n'arrête,
Venaient, dans son sommeil, troubler sa jeune tête,
Rire et bruire à son chevet.

Puis, c'étaient des bijoux, des colliers, des merveilles,
Des ceintures de moire aux ondoyans reflets ;
Des tissus plus légers que des ailes d'abeilles ;
Des festons, des rubans à remplir des corbeilles ;
Des fleurs à paver un palais.

Le fête commencée, avec ses sœurs riieuses,
Elle accourait froissant l'éventail sous ses doigts ;
Puis s'asseyait parmi les écharpes soyeuses ;
Et son cœur éclatait en fanfares joyeuses,
Avec l'orchestre aux mille voix.

C'était plaisir de voir danser la jeune fille !
Sa basquine agitait ses paillettes d'azur,
Ses grands yeux noirs brillaient sous la noire mantille,
Telle une double étoile au front des nuits scintille
Sous les plis d'un nuage obscur.

Tout en elle était danse, et rire, et felle joie ?
Enfant, nous l'admirions dans nos tristes loisirs,
Car ce n'est point au bal que le cœur se déploie,
La cendre y vole autour des tuniques de soie,
L'ennui sombre autour des plaisirs.

Mais elle, par la valse ou la ronde emportée,
Volait et revenait, et ne respirait pas,
Et s'enivrant des sons de la flûte vantée,
Des fleurs, des lustres d'or, de la fête enchantée,
Du bruit des voix, du bruit des pas.

Quel bonheur de bondir, éperdue, en la foule,
De sentir par le bal ses sens multipliés,
Et de ne pas savoir si, dans la nue, on roule,
Si l'on chasse en fuyant la terre, ou si l'on foule
Un flot tournoyant sous ses pieds.

Mais, hélas ! il fallait, quand l'aube était venue,
Partir, attendre au seuil le manteau de satin.
C'est alors que souvent la danseuse ingénue
Sentit en frissonnant, sur son épaule nue,
Glisser le souffle du matin.

Quels tristes lendemains laisse le bal folâtre,
Adieu parure et danse, et rires enfans,
Aux chansons succédait la toux opiniâtre,
Au plaisir rose et frais, la fièvre au teint bleuâtre,
Aux yeux brillans, les yeux éteints.

A CONTINUER.

LE JEAN-BAPTISTE.

MONTREAL :

VENDREDI, 27 NOVEMBRE 1840.

NOUVELLES ANNONCES AUJOURD'HUI.

William Blanchard, noyé à Sorel.

François Perrin, vente annuelle.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons une autre lettre d'un de nos compatriotes exilés, Mr. JACQUES LONGTIN. Elle paraîtra au prochain numéro.

Du Courrier des Etats-Unis

DES NOUVELLES D'EUROPE.

Pour la seconde fois, et grâce à l'étoile favorite qui protège évidemment les steamships agiles de la ligne Cunard, Boston a eu la primauté des nouvelles d'Europe, et en a aumôné New-York humiliée. Le *Caledonia*, parti de Liverpool le 4 novembre, avait paru le 19 devant la métropole du Massachusetts, quand la rade Reine de l'*Empire State* attendait encore vainement la *British Queen*, partie de Londres le 1er. Il est vrai qu'un accident inexplicable a arrêté celle-ci au début même de sa course. Des lettres de Liverpool, écrites le 4 novembre, annoncent qu'on venait d'y apprendre que la *British Queen* avait été forcée de relâcher dans le port de Hastings. Rien de plus. Nous devons à cet accident d'être privé momentanément des renseignemens particuliers de notre correspondant, toujours si bien informé, qui n'a remis au *Caledonia* qu'un

court appendice aux longues causeries confiées par lui à la *British Queen*. Mais ce qui est diléré n'est pas perdu peut-être.

Les journaux de France, et la brève correspondance que nous avons reçus par le *Caledonia*, portent la date du 1er novembre. Il n'y avait pas eu à Paris de journaux le 2, à cause de la fête de la Toussaint. Cependant des nouvelles importantes de cette dernière date sont parvenues aux journaux de Londres par la voie d'express particuliers.

L'ensemble de ces nouvelles a produit sur la population française de New-York une sensation douloureuse, en même temps qu'elle a répandu la joie parmi les commerçants anglais.

Nous avons vu de ces derniers se frotter les mains et éprouver toutes les formules de l'éloge en l'honneur de Louis-Philippe, ce grand homme qui veut à toute force éviter à l'Angleterre les embarras et la terreur d'une guerre révolutionnaire; nous avons vu des Français, dignes de ce nom, la pâleur au front et les lèvres frémissantes, maudire l'homme à qui la France a confié ses destinées, et qui rapetisse ce mandat au niveau de ses terreurs personnelles et de son misérable égoïsme. Nous avons vu cette joie d'un côté, cet abattement de l'autre; notre cœur en a ressenti le contre-coup, mais, la réflexion succédant à cette sensation première, nous n'avons pas tardé à en reconnaître l'erreur. Non; les nouvelles reçues d'Europe n'ont rien de joyeux pour les ennemis de la France, rien de décourageant pour ses enfans et ses frères à l'étranger!

Il nous reste peu de place pour exposer cette pensée, mais, si nous ne pouvons que brièvement la développer, elle est pour nous le résultat de réflexions mûries, d'un examen approfondi de la situation européenne, envisagée sous toutes ses faces et dans son point de vue présent.

Quels sont les points saillants, capitaux, de ce point de vue?

A l'extérieur, Mehemet-Ali, ce grand fait homme, persiste dans son intrépide résistance. Il fait plus, car, fatigué des attaques de ses ennemis, il s'est lassé de leur laisser toujours la partie belle par cette magnanimité qui tient de la duperie; dans sa colère, il accuse de trahison les conseils pacifiques de la France, et, courageux jusqu'à l'imprudence, il s'apprête à aller attaquer avec sa flotte les Anglais eux-mêmes stupéfaits de cette audace. Qu'il batte ou qu'il soit battu les conséquences seront les mêmes pour ses destinées: ce qu'il en résultera inévitablement, c'est que la lutte deviendra une guerre à mort entre lui et l'Angleterre; c'est que les puissances alliées ne pourront plus triompher de leur implacable adversaire qu'en lui arrachant la poignée de sa dernière épée et le dernier joyau de sa couronne, l'Égypte même. La France le souffrira-t-elle? Non, mille fois, non. Jusqu'à présent, il ne s'est agi, aux yeux de la France, que du plus ou du moins pour le pacha d'Égypte; mais qu'il s'agisse de son existence même, et aucuns ministres, aucune Chambre ne la laisseront périr. Louis-Philippe y succomberait s'il osait le tenter; voilà ce dont nous sommes pleinement convaincus. La défection de l'Émir Beschir, qui d'abord était resté fidèle à Mehemet-Ali, ne change rien à la situation de ce dernier. Que la Syrie lui soit enlevée, c'est un mince triomphe sur lui, s'il ne renonce pas à la reconquérir, si on ne peut la défendre, ou seulement même s'il faut

la garder aux prix de sacrifices sans nombre et d'hostilités sans fin! Mais cette défection de l'Émir Beschir, qu'est-elle au fond, en la prenant telle qu'elle est annoncée? Ce gouverneur de la Syrie marche-t-il contre Ibrahim-Pacha à la tête de ses Druses et des Anglo-Autrichiens? Non. Il fuit. Il vient en Angleterre manger l'or et la honte que l'Angleterre lui a donnés. Il laisse la place à Ibrahim, soit qu'il ait eu peur de sa propre infamie, ou des forces supérieures de ce dernier. C'est donc un ami de moins que compte le Pacha mais ce n'est pas un ennemi de plus.

A l'intérieur, un fait plus grave, en apparence, s'est consommé. M. Thiers et ses collègues, noblement unanimes, ont remis la conduite de la chose publique à l'autorité royale placée ouvertement en travers de leur voie. Un nouveau ministère, conforme aux vues pacifiques de la royauté, a été constitué. La première impression qui résulte de cet événement, c'est que le système de la paix à tout prix a fait un pas de plus: c'est vrai, mais ce pas est fait vers l'abîme, au moins autant que vers le salut. Traçons en deux mots la marche suivie par les événements, et réduisons les, s'il est possible, à leur expression la plus simple.

Louis-Philippe veut la paix, M. Thiers la guerre. Tous deux prennent la résolution de s'en remettre à la décision de la chambre, qui, du reste, bon gré mal gré, sera toujours leur souverain maître à tous deux, mais il faut un discours d'ouverture à l'installation des chambres. Dans ce discours M. Thiers, qui veut que le gouvernement gouverne et dise, au moins quelle est sa pensée, M. Thiers laisse transpirer cette pensée, belliqueuse. Le roi s'y oppose; il entend qu'aucune parole tombée de sa bouche n'exerce aucune influence sur les chambres; en conséquence il propose un discours neutre, son âme est sans couleur. Là s'est borné tout le débat, delà est venue toute la rupture.

Que prouve-t-elle? Que le roi craint l'esprit national des chambres au point de penser que ce serait assez d'une phrase pour l'enflammer.

Que produira-t-elle? Une démarcation tranchée et une netteté de station qui n'existaient pas auparavant. M. Thiers ministre se faisait de son ministère une chaîne dont la royauté formait le boulet. Il était scellé à des ménagemens de cour qui paralysaient son allure. Il eut fallu qu'il se *laissât faire* par la chambre, et qu'il triomphât, pour ainsi dire, sans lui. Ce misérable jeu l'annihilait, et en vérité nous sommes étonnés que Louis-Philippe, ce fin oiseleur, ait laissé son antagoniste échapper à cette glu ministérielle dans laquelle il le tenait empâté.

Aujourd'hui M. Thiers a sa parole et ses coudees franches. Il va travailler au succès de sa politique avec toute l'indépendance d'un chef d'opposition et l'ardeur vindicative d'un ministre renversé. Ses convictions gouvernementales se sont aiguës de tout le sel de l'amour-propre, sinon de tout le fiel de la vanité blessée. Entre Louis-Philippe et lui ce va être une terrible guerre, guerre si terrible que l'abdication de son royal adversaire pourrait bien suivre sa défaite. Déjà ce mot d'abdication a couru dans Paris et dans Londres avec une intensité inaccoutumée. Et nous le comprenons. M. Thiers vainqueur, c'est Louis-Philippe vaincu et obligé de ployer le genou. Cette gêne, à tout prendre, ne serait encore ni le plus amer, ni le plus grand

de ses embarras. Mais M. Thiers vainqueur, c'est la guerre, et Louis-Philippe ne peut plus la faire: après ce qui vient de se passer, la guerre serait pour lui l'abdication, à défaut de quoi ce serait l'échafaud. Il y aurait entre Louis-Philippe et Louis-Seize, chefs de la révolution, une telle conformité de situation, qu'à coup sûr il n'en braverait pas l'effroyable logique!

Pour nous résumer, nous ne disons pas que la guerre aura lieu, parce que cela dépend totalement et exclusivement des chambres, dont nul ne peut prédire avec certitude l'opinion; mais nous disons que le changement de ministère et les événements survenus en Orient ont dessiné plus nettement que jamais la situation, en délivrant de tous ménagemens M. Thiers et le pacha d'Égypte, ces deux champions de la guerre jetés tous deux, en même temps par une coïncidence remarquable, hors des voies de la diplomatie. Nous disons enfin que si le système de la paix *quand même* a jamais couru de sérieux périls à la tribune nationale, ces périls sont aujourd'hui plus sérieux que jamais.

FRANCE.

On lit dans le Journal du Havre:—

Hier matin, 21, Mr. de Rémusat, qui avait été chargé par Mr. Thiers de rédiger un projet de discours d'ouverture, se rendit auprès de lui pour lui communiquer ce projet. Mr. le président du conseil le trouva bien conçu, et surtout bien rédigé; il n'y fit que très peu de modifications, et convoqua immédiatement ses collègues pour prendre leur avis à cet égard. Le projet de Mr. de Rémusat fut approuvé par tout le ministère, et il fut en même temps convenu que, si le roi ne l'acceptait pas dans toute son intégrité, le ministère se retirerait.

A la suite de cette décision, on se rendit à St. Cloud; le conseil avait été convoqué pour une heure, et le roi devait le présider. L'objet de la réunion était la discussion du discours qui devait être prononcé à l'ouverture de la Session. Mr. de Rémusat donna lecture de ce projet; il se terminait par une phrase dont voici le sens, sinon les expressions textuelles:

“J'ai fait, pendant longtemps, à l'Europe tous les sacrifices compatibles avec la dignité de la France. Ces sacrifices, je les ai faits pour maintenir la paix avec les puissances, et sauver la civilisation des horreurs de la guerre. Je sais ce que je dois à la France, à l'honneur de mon nom et à la gloire de mon pays et si nous conservons la paix, vous pouvez être assurés que nous ne la conserverons qu'à des conditions dont la France aura le droit de s'applaudir.”

Après de vives discussions sur ce sujet, la conclusion de la couronne fut qu'il lui était impossible d'accepter la rédaction proposée. Mr. Thiers prit alors la parole, et déclara au roi que toutes les objections faites par lui avaient été prévues et discutées, qu'elles ne l'avaient arrêté ni lui, ni ses collègues, et que leurs idées,

sur ce point étaient tellement fixées, qu'ils avaient résolu de donner leur démission, si l'avis unanime du Cabinet n'était pas partagé par la couronne. Le conseil avait duré 3 heures : le roi demanda que la discussion fut renvoyée à neuf heures du soir.

A neuf heures, tous les ministres se trouvaient de nouveau à St. Cloud. Le président du Conseil ouvrit la séance, en répétant les déclarations qui avaient été faites précédemment au nom du Cabinet tout entier, et il ajouta que le ministère y persistait. Le roi commença la discussion qui fut très longue et très animée, et à la suite de laquelle tous les ministres déposèrent respectueusement leurs portefeuilles en présence du roi.

La discussion se trouva alors déplacée : le roi reprit la parole avec une très grande émotion et exposa tous les embarras dans lesquels allait le placer une démission en masse à l'ouverture des chambres, la difficulté et peut-être l'impossibilité de composer une administration nouvelle avant le 28. Toutes ces raisons touchèrent peu les ministres : à minuit, ils sortirent de chez le roi, sans avoir consenti à reprendre leurs portefeuilles.

— On lit dans le *National* :

Le parti dynastique répand de nouveau depuis quelques jours, le bruit que le roi Louis Philippe n'est pas éloigné de suivre l'exemple récemment donné par le roi Guillaume de Hollande et par la mère d'Isabelle. On dit que les dames de la famille royale, insistent fréquemment et avec larmes auprès du roi, pour l'engager à résigner une couronne environnée de périls personnels, et que Louis Philippe cédant à leurs prières, songe à se délivrer, par l'abdication ; des soucis d'une situation chaque jour plus pénible.

ORIENT.

Alexandrie, 9 Octobre.

Méhémet-Ali a donné des ordres pour qu'à son retour du Caire, il y ait 12 vaisseaux et 6 frégates prêts à prendre la mer. Il a le double but de faire débloquer les côtes de Syrie, en attirant vers l'Égypte, tous les vaisseaux anglais, et de favoriser les attaques dirigées par Ibrahim contre les troupes de débarquement ou bien d'attaquer les bâtiments isolés, et de les couler.

Dans une note diplomatique au gouvernement français le Pacha d'Égypte se plaint du ministère et lui reproche d'avoir manqué à ses promesses. En conséquence de la résolution prise par Méhémet-Ali de faire sortir immédiatement du port d'Alexandrie, 12 vaisseaux et 6 frégates, l'amiral Stopford a envoyé 2 vaisseaux à Alexandrie, pour renforcer l'escadre anglaise qui croise devant le port.

Les nouvelles recues jusqu'à présent ne sont

pas très favorables à la cause de Méhémet-Ali, nous devons pourtant dire qu'on parlait à la Bourse de Paris de lettres de Syrie reçues par Vienne, et qui étaient plus favorables à la cause du Pacha. Il y avait beaucoup de malades dans le camp anglais, tandis qu'une grande caravane venait de ramener l'abondance parmi les Égyptiens.

OPINION DE LA PRESSE SUR LE MINISTÈRE DU 23 OCTOBRE.

Le journal la presse est le plus modéré dans son opposition ; il est facile de voir qu'il sait bon gré à M. Guizot d'avoir renversé M. Thiers, mais qu'il lui garde rancune pour avoir méconnu M. de Lamertini :

* Le nouveau ministère, il ne faut pas qu'on s'abuse, dit la Presse, aura à surmonter de grandes difficultés et de grandes préventions : peut-être même *dégradés périls!* Il va se trouver aux prises avec une opposition puissamment organisée dans la chambre élective et dans la presse périodique. A-t-il bien mesuré toute la grandeur de sa tâche, et s'il est terrassé, toute la hauteur de sa chute ? Voilà ce que nous nous demandons. Ce que nous aurions voulu, c'est que dans des conjonctures aussi graves, où la paix du monde, l'honneur de la France, l'indépendance nationale sont en question, *d'ou peut sortir une effrayable révolution,* ce que nous aurions voulu, c'est que le nouveau cabinet ne laissât aucune force en dehors de lui ; c'est qu'il rassemblât toute ressource, c'est qu'il réunit, — à titre de ministres avec et sans portefeuilles, des sous-secrétaires d'état, des directeurs-généraux, — tous les hommes éminents, à des degrés divers, du parti conservateur ; c'est qu'enfin il donnât l'idée d'une grande fédération comprenant le danger dont nos institutions sont menacées, et décidée, pour les sauver, à livrer *une bataille désespérée.*

BULLETIN COMMERCIAL.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs, sur une vente de Mr. Frs. Perrin, Marchand de cette ville. Cette vente aura lieu, sur ses Terres de St. Laurent, Lundi prochain le 30 du courant à dix heures du matin. Il y sera offert en vente toute espèce d'Ustensils d'Agriculture, outre plusieurs Vaches, Chevaux-Moutons, etc. etc. Mr. Thomas Cuvillier, en-canteur de cette ville est chargé de la mise à l'enchère. Pour plus amples informations, voir nos colonnes d'avertissement.

Les amateurs de musique en trouveront une grande variété aux magasins de Mrs. J. W. Herbert et Cie. Place d'armes.

Les amateurs de belles voitures d'Hiver peinturées dans le derniers goût en trouveront un assortiment complet et varié à la manufacture de Mr. P. Beauchamp. D'après la connaissance personnelle que nous avons de l'habileté de Mr. Beauchamp comme voiturier, nous engageons beaucoup ceux qui se proposent d'acheter des Sleighs, Cutters, etc. etc. de visiter sa manufacture.

MARIAGE.

Aux Trois-Rivières par le révérend Mr. Cook, grand vicaire, Mr. J. P. Boivin, horloger, de Montréal, à Demoiselle Marguerite

Emilia, fille de Mr. Jean Whitford, horloger.

EXTRAITS DU LIVRE DU PEUPLE.

Si l'on comptait toutes les souffrances que depuis des siècles et des siècles, le peuple a endurés sur la surface du globe, non par une suite des lois de la nature, mais des vices de la société, le nombre en égalerait celui des brins d'herbe qui couvrent la terre humectée de ses pleurs.

En sera-t-il donc toujours ainsi ?

Cette multitude est-elle destinée à parcourir perpétuellement le cercle des mêmes douleurs ? N'a-t-elle rien à attendre de l'avenir ? Sur tous les points de la route tracée pour elle à travers le temps, ne sortira-t-il jamais de ses entrailles qu'un lamentable cri de détresse ? Y a-t-il en elle ou hors d'elle quelque nécessité qui doive jusqu'à la fin lui interdire un état meilleur ? Le Père céleste l'a-t-il condamnés à souffrir également toujours ?

Ne le pensez pas ; ce serait blasphémer en vous-mêmes.

Les voies de Dieu sont des voies d'amour. Ce qui vient de lui, ce ne sont pas les maux qui affligent ses pauvres créatures, mais les biens qu'ils répandent autour d'elles avec profusions.

Le vent doux et tiède qui les ranime au printemps est son souffle, et la rosée qui les rafraîchit durant les feux de l'été est sa moite haleine.

Quelque-uns disent : Vous êtes en naissant destinés au supplice ; ici-bas, votre vie n'est que cela et ne doit être que cela. Mais le supplice, ce sont eux qui le font, et parce qu'ils ont fondé leur mal à eux sur le mal des autres, ils voudraient persuader à ceux-ci que leur misère est irrémédiable, et qu'essayer seulement d'en sortir serait une tentative aussi criminelle qu'insensée.

N'écoutez pas cette parole menteuse. La félicité parfaite, à laquelle tout être humain aspire, n'est pas, il est vrai, de ce monde. Vous y passez pour atteindre un but, pour remplir des devoirs, pour accomplir une œuvre ; le repos est au delà, et c'est maintenant le temps de travail. Ce travail néanmoins, selon les desseins de celui qui l'impose, n'est point un châtement continu à subir ; mais, autant que le permet l'effort qu'il nécessite, un bien réel quoique mélangé, un commencement de la joie qui, dans sa plénitude, en est le terme.

Nous ressemblons au labourer ; il sème à l'entrée de l'hiver et ne recueille qu'en automne. Toutefois sa fatigue est-elle sans douceur, et le contentement ne germe-t-il pas avec l'espérance dans ses sillons ?

La misère, qu'on vous dit être irrémédiable, vous avez au contraire à y remédier. Et puisque l'obstacle n'est pas dans la nature, mais dans les hommes, vous le pourrez sûrement que vous le voudrez ; car ceux dont l'intérêt, tel qu'ils le comprennent fausement, serait de vous en empêcher, que sont-ils près de vous ? quel est leur force ? Vous êtes cent contre chacun d'eux.

PENSEES INEDITES.

DE LA PRINCESSE DE SALM.

La religion ne devrait être, et n'est en effet, qu'un grand sentiment, une grande inspiration tellement au dessus de nous, que nous devons nous y abonner sans chercher à nous en ren-

dre compte. Les théologiens qui cherchent à la démontrer par des faits, des idées, des images positives, la dépouillent à l'instant de la plus noble partie de son pouvoir, parce qu'ils la soumettent par là au jugement des hommes et aux imperfections de la raison humaine qui ne nous permet pas de croire ce que nous ne pouvons comprendre.

Il n'est pas donné à l'homme de bien comprendre les besoins qu'il n'a pas eus, les choses qu'il n'a pas vues, les situations dans lesquelles il ne s'est pas trouvé : c'est pourquoi les souverains commettent tant d'erreurs, même dans l'application de leurs plus droites intentions, et pourquoi, quelque éclairés qu'ils puissent être, ils ont souvent moins de lumières sur la véritable situation des peuples que le moindre de leurs sujets.

Une situation, si belle, si grande, si honorable soit-elle ne peut faire le bonheur de qui que ce soit au monde, quand il s'y trouve dans une fausse position,

ANNONCES.

NOUVEAU

A SOREL LE 7 NOV. 1840.
WILLIAM BLANCHARD,

AGE de 24 ans, il avait alors sur lui, une paire de Culottes de drap noir carotté, une Chemise de flanelle, avec chemise, Blanche par dessus, une Veste à manche d'étoffe du pays, Cheveux et Favoris noirs et longs. Son corps n'a pas été retrouvé, et dans le cas où il le serait, sa famille prie bien ceux qui en aurait connaissance de le faire enterrer dans un Cimetière catholique, et en donner avis de suite au Bureau du Jean-Baptiste.
Montréal 27 Nov. 1840.

PAR FRANCOIS PERRIN.

VENTE ANNUELLE.

PAR le Soussigné, sur ses TERRES de la Côte St. Laurent, Paroisse de St. Laurent, LUNDI le 30 du courant, à DIX heures du matin, seront vendus, par Titon. CUVILIER, Encanteur de cette ville, toutes ses USTENSILS d'Agriculture.

- aussi,
- 13 Bonnes Vaches à Lait,
- 2 Torres de 2 ans,
- 2 Chevaux de plaisir,
- 7 do. de travail,
- 2700 Boites de Foin,
- 800 do. Paille,
- 400 Minots de Patates,
- 300 do. d'Avoine,
- 150 do. Sarasin.
- 100 do. Pois.

Immédiatement après la vente sera offert et adjugé sans réserve le BAIL à LOYER de ses deux TERRES pour 3 ou 6 Années:

CONDITIONS LIBERALES.

Audessous de 5 louis argent comptant; de 5 à 10 louis, 2 mois; de 10 à 20 louis 3 mois et audessus moitié dans 4 mois et moitié dans 6 mois en fournissant des billets approuvés,

FRS. PERRIN.

Montréal 21 Nov. 1840.

LE SOUSSIGNE offre en vente,
AU BUREAU DU JEAN-BAPTISTE,
LA FILE COMPLETE
DE LA
CANADIENNE,
Bien reliée et à bas prix.
JACQUES A. PLINGUET.
Montréal 20 Nov. 1840.

ANNONCES.

AVIS.

J. B. FRANCHERE,
HORLOGER,
a transporté son atelier au
No. 147, Rue Notre-Dame,
VIS-A-VIS
Mr. C. D. S. LOVIS.
Montréal 16 Nov. 1840.—5—3s.

AVERTISSEMENT.

LE Soussigné à l'honneur d'informer le public que son Imprimerie, renfermant un matériel très-considérable de caractères aussi variés que nouveaux, il peut confectionner les ouvrages suivants dans le dernier goût, avec élégance et à court avis, dans l'une ou l'autre langue :

Affiches, grandes et petites; Livres, Pamphlets et Brochures de tout format et de toute grosseur; Bilets de changes et promissoires; Lettres de changes, Chèques et Traités; Polices, Application et autres blancs pour l'Assurance; Catalogues Pastures, Incultures, Cartes pour invitation aux funérailles, Bannes pour les Avocats, et les cours de justice, et pour les études de notaires, etc. etc. etc.

LOUIS PERRAULT,
Rue Ste. Thérèse.

—Montréal 6 Nov. 1840.

A VENDRE,

A CETTE IMPRIMERIE,
LE NOUVEAU CHANSONNIER
CANADIEN

Contenant 48 pages.

PRIX.—10 Sols.

J. A. PLINGUET.

Montréal, 10 Novembre.

REGISTRES, etc.

LE Soussigné se charge à l'ordinaire de préparer des

REGISTRES de PAROISSE,

depuis 12 jusqu'à 400 feuillets, et ce, sous le plus court délai. Reçu dernièrement, GRAVURES, MEDAILLES, LIVRES etc etc.

E. R. FABRE,

Montréal, 6 Nov. 1840.—1

REMI COURSELLE CHEVALIER.

MARCHAND TAILLEUR,

No. 71 Rue Paul,

OFFRE ses remerciements à ses Amis et au public en général pour l'encouragement qu'il a reçu d'eux, et les prévient qu'il a reçu dernièrement ses Marchandises d'hiver, qu'il est prêt à vendre à des prix modérés, Paletots, Habits, Redingotes, etc. etc. confectionnés sous le plus court délai et dans le dernier goût.

EN OUTRE

Il vient de recevoir plusieurs Pièces de Camelot imperméable, pour manteaux, redingotes, etc. etc.

—Montréal 16 Nov. 1840.

PERDUE.

MERCREDI, le 4 de ce mois, du Marché à Foin au Bureau de la Fabrique, place d'Armes une Bourse de Chamois contenant environ 8 PIASTRES, dont une Fastré en un billet de la Banque de la Cité, et le reste en petites pièces d'argent, la plupart de trente sous. La personne qui aura trouvé ces objets recevra une Récompense Géodéreuse du Propriétaire en les déposant au Bureau du JEAN-BAPTISTE.

6 Nov. 1840.

MAGASIN DE FERBLANTERIE
A l'encoignure des Rues St. Paul et St. Pierre,
tenu par
J. B. ASSELIN ET CIE.
Montréal 6 Novembre 1840.

L. G. DUBOIS,

MARCHAND DETAILLEUR.

Rue Notre-Dame, No. 85.

Montréal, 9 Nov. 1840.—2—

J. GRENIER.

RUE ST. PAUL, PRES DU MARCHÉ NEUF,
OFFRE EN VENTE

400 quarts de Harengs,

400 quarts de Harengs du nord.

Une grande quantité d'Huiles de Loup Marin.

AUSSI.

400 quinteaux de Morue Verte,

600 quinteaux de Morue Sèche

—Montréal 6 Nov. 1840.

DAMASE MASSON.

MARCHAND EPICIER (GROCIER)

En Gros et en Détail,

Encoignure des Rues McGill et St. Joseph.

Montréal, 5 Nov. 1840.—1—3m



POUR
L'EXTRACTION DES
DENTS,
S'adresser au
Dr. PERRAULT.
Rue Craig.

—6 Nov. 1840.—1 3m.

ON A BESOIN

A L'IMPRIMERIE DU
JEAN-BAPTISTE,

DE plusieurs jeunes Gens probes et actifs comme porteurs pour vendre le Journal.—Rue St. Paul près du Marché-Neuf.
Montréal, 6 Nov. 1840.

CONDITIONS DU

JEAN-BAPTISTE.

CE Journal se publie Trois fois par Semaine, le LUNDI, MERCREDI et VENDREDI Matin, à raison de DEUX SOUS la feuille pour la ville, et de 15s par Année pour la Campagne (y compris les frais de poste,) ou de 10s. envoyé par occasion, payables dans tous les cas, 3 mois d'avance.

PRIX DES ANNONCES.

Six lignes et audessous,	2s	6d
Chaque insertion subséquente		7d
Dix lignes et au dessous	3s	4d
Chaque insertion subséquente		10d
Au dessus de dix lignes, par ligne		4d
Chaque insertion Subséquente par chaque ligne		1d

Les Annonces seront publiées tant qu'on ne donnera pas avis du contraire.

LE BUREAU DU
JEAN-BAPTISTE

Est établi dans la Maison occupée par Mr: Coursolles, Aubergiste, Rue St. Paul, à coté de l'Hotel Rasco.

Les LETTRES et CORRESPONDANCES doivent être adressées, franchises de port, comme suit:—

AU DR. H. A. GAUVIN, PROPRIETAIRE ET
EDITEUR DU JEAN-BAPTISTE, DEMEURANT
RUE NOTRE-DAME.

IMPRIME' PAR
JACQUES ALEXIS PLINGUET.
demeurant rue des Commissaires.